

Une édition spéciale de la Plateforme Haïti.Be **réflexions et nouvelles de la communauté haïtienne du Benelux.**

EDITORIAL

Pour tout qui porte Haïti dans son cœur, il est particulièrement pénible de n'en relayer, d'un mois à l'autre, que les nouvelles les plus catastrophiques. Les revues de presse, ces derniers temps, sont souvent déprimantes et ont un côté réducteur... Voilà pourquoi, sans pour autant faire l'autruche, la Plateforme a fait le choix de publier, cette fois, **des réflexions et nouvelles de la communauté haïtienne du Benelux.**

Dans cette édition spéciale, nous vous invitons à découvrir :

- une analyse sans concession du parcours d'Haïti par le musicien Beethova Obas, intitulée «**Baguette magique pour Haïti**»
- Dans «**Une coquille vide**», la journaliste Huguette Hérard nous livre une réflexion originale sur le nationalisme sans patriotisme.
- Enfin, nous relayons ici le dernier article en date du juriste Alain Mondésir qui s'interroge sur **la légitimité des gouvernants haïtiens.**

La diaspora haïtienne est loin d'être déconnectée de son pays d'origine, ou de lui tourner le dos. Elle réfléchit, se mobilise, lance et soutient des projets en Haïti. Elle joue aussi un rôle actif d'ambassadrice qui sait par cœur ce qu'Haïti a de bon et de beau à offrir, et le partage toujours avec bonheur. C'est ce que démontrent, entre autres initiatives, les projets et les événements culturels annoncés dans cette édition (voir la rubrique « Un peu d'Haïti chez vous » et l'agenda).

Alors, chers Amis d'Haïti, kenbe fèm et bonne lecture !

Marie-Lou Nazaire

Membre belgo-haïtienne de la Plateforme Haïti.Be

BAGUETTE MAGIQUE POUR HAÏTI

J'aimerais tant trouver une baguette magique pour changer ta situation, Ô Haïti!

Aujourd'hui mon interrogation à ton sujet me rend insomniaque.

Que faut-il faire pour dénouer la situation?

Dans «Pa Prese», album sorti en 1996, j'avais chanté sur le titre «Ala remò» qu'on ne pouvait plus bas tomber. Un quart de siècle plus tard, avons-nous les mots pour compter nos maux? Nous n'en sommes certes pas les principaux acteurs mais notre part de responsabilité n'est point à négliger. Nous subissons tels des moutons, les conséquences des agresseurs tant locaux qu'internationaux. Ce comportement est une passivité complice.

Avons-nous un pays ami désireux de nous aider?

Est-il bienséant d'écrire un texte en ne posant que des questions ?

Face à une telle incompréhension, ne sachant à quel saint se vouer, nous analysons pour tenter de trouver La Solution.

Je ne me rallie ni aux fatalistes qui estiment que nous sommes maudits ni aux complotistes qui prétendent que ce qui nous arrive fait partie d'un plan tramé de longue date. Les indices semblent pourtant corroborer les multiples soupçons:

- Embargo de la France et des autres pays esclavagistes...
- Rançon réclamée par la France pour notre indépendance (pendant près de deux siècles, Haïti a payé à la France l'équivalent en or de dix-sept milliards d'euros actuels, en échange de la reconnaissance de sa liberté et de son indépendance).
- Peu avant l'occupation, le 17 décembre 1914, les Marines américains emportent la réserve d'or

du pays, entreposée à la Banque Nationale de la République d'Haïti (BNRH), réserve estimée à l'époque à 500 mille dollars.

- Abattage des cochons créoles pour cause de fièvre porcine.
 - Privatisation des industries nationales au profit de la surproduction américaine (l'invasion du riz de la Caroline du Nord orchestré par le gouvernement de Bill Clinton en est une preuve)
 - Exode organisé de plus de cent mille jeunes Haïtiens vers le Brésil et le Chili...
- Tout semble confirmer le plan d'anéantissement de notre nation.

L'instabilité politique sévit depuis presque plus d'un siècle, nos ressources humaines s'exilent vers les pays avoisinants, principalement au Canada, aux États-Unis, en République Dominicaine et vers le continent africain, (Afrique francophone).

Cette vanne est restée ouverte et avec les plus récents départs de la jeunesse vers l'Amérique latine, plus de trois cent vingt millions de dollars ont migré dans les comptes chiliens et brésiliens.

Ne produisant presque plus rien, Haïti devient une société de consommation tributaire des produits importés. L'appauvrissement du pays enrichit les importateurs qui partagent leurs revenus avec les pays producteurs et exportateurs.

Bon nombre d'importateurs ne sont pas d'honnêtes payeurs de taxes, préférant corrompre les gouvernements en pots-de-vin, finançant campagnes et activités carnavalesques, ils possèdent leur propre port et font la loi. L'État étant incapable d'assurer la sécurité des vies, chaînes industrielles, entrepôts, magasins, usines et autres biens, certains importateurs se protègent en armant et en parrainant les gangs. Ce sont implicitement des gangsters...

Face à un tel chaos, le silence des organisations internationales est interpellant. S'agit-il d'agents sous tutelle de la Grande Mafia internationale? Qui a intérêt à laisser pisser le mouton jusqu'au jour où un tiers décide de mettre le holà?

Alors, un imposteur Délégué, un « tipapa »(cf l'album futur) viendra sermonner: « Ne rentre pas qui veut dans l'arrière-cour », si désarroi, banditisme, corruption, exode, anéantissement y règnent, c'est la volonté des manipulateurs.

Mais qui peut bien être le troisième intervenant?

Comme le dit un proverbe haïtien:

« bat' chen an, tann mèt li »

-bats le chien, attends-toi au courroux de son maître.

Or l'évidence c'est plutôt l'inverse, le chien s'en prend à celui qui attaque son maître.

À l'analyse, certains chiens n'ont pas de maître, ils doivent apprendre à se défendre seuls.

Peut-être est-ce le cas d'Haïti? Sinon son maître accourrait lui porter secours !

Ai-je raison de croire en la résilience de l'Haïtien qui fait toujours renaître le phénix de ses cendres ?

- Beethova Obas
Bruxelles, 14/11/2021

- **UNE COQUILLE VIDE**

Le philosophe franco-haïtien Joseph Saint-Fleur qui adore jouer avec les mots, mots-valises et autres calembours, a récemment écrit : « Le nationalisme sans patriotisme, c'est le ver qui nous mine, en un mot : une vermine. »

Ce spécialiste de Ludwig Wittgenstein ne croyait pas si bien dire. Sa formule est loin d'être un simple et innocent jeu de mots. Chez nous en Haïti, par exemple, ce raccourci est une réalité palpable aux conséquences tangibles, funestes.

Nous, les Haïtiens, sommes nationalistes, parfois chauvins même. Quand un étranger se permet de nous critiquer — à tort ou à raison — les Haïtiens se dressent comme un seul homme. Ils ne tardent pas à adopter une attitude de victimes, crient au racisme. Comme notre pays est dans un état bien dégradé et que les interférences étrangères s'avèrent souvent stériles et infructueuses, nous versons dans le conspirationnisme et la paranoïa. Nous réagissons violemment, l'émotion éclipsant la raison. C'est-à-dire que nous ne cherchons pas à savoir ce que cache cette critique, surtout si elle est pertinente, donc dure à entendre. Pas plus que nous ne cherchons à nous améliorer pour donner une meilleure image de nous-mêmes afin d'éviter certaines remarques désagréables.

Quand le pan-africaniste Kemi Seba et d'autres admirateurs africains et antillais disent que nous sommes superbes ; que notre histoire est splendide (être les héritiers de « la première république noire du monde » a quelque chose de flatteur, de prestigieux), que nous sommes beaux et intelligents, nous sommes contents. Fiers. Nous aimons les compliments et détestons les critiques, a fortiori fondées...

C'est humain, dira-t-on. Vrai. Sauf que les compliments nous poussent à nous reposer sur nos lauriers. Parfois des lauriers imaginaires, des couronnes que chacun se tresse à soi-même. Nous n'avons rien d'autre à faire que de nous en réjouir dans une sorte de narcissisme parfois infantile, souvent infantilisant.

Notre nationalisme fait-il de nous des patriotes pour autant ? Rien n'est moins sûr !...Au reste, il est plus facile d'être nationaliste que patriote.

L'attitude nationaliste n'est guère exigeante : on est juste fier de ce qu'on a, de ce que nos ancêtres ont fait, de notre glorieux passé. Il n'y a pas de mouvement, nous ne faisons que recevoir le compliment et bomber le torse.

Le nationalisme en tant qu'idéologie est passif. À la différence du patriotisme, qui implique l'action. D'abord une réflexion sur ce qui ne va pas dans notre environnement. Puis un désir de chercher à changer ce qui dysfonctionne. Viennent ensuite des propositions rationnelles et concrètes et les moyens à mettre en œuvre pour les concrétiser, incluant le respect de l'autre, la tolérance, le compromis, la soumission scrupuleuse à la loi et la prise en compte des intérêts de la population. Le patriotisme est un nationalisme en action, inséparable de l'amour des siens sans la haine de l'autre ou de l'étranger. Il est moins émotionnel justement parce qu'il vise le bonheur des citoyens et, pour y parvenir, le patriote doit utiliser son esprit afin de changer le quotidien des gens et non se laisser aller à des incantations égocentriques et des idées délirantes mégalomaniaques pouvant déboucher sur la violence.

Voilà ce qui rend le patriotisme rationnel et le nationalisme émotionnel pour ne pas dire irrationnel. Bref le nationalisme à lui seul est violence en puissance.

Un nationalisme étriqué

Quand on considère notre histoire, on constate que notre nationalisme est plutôt suspect. En tout cas, peu fécond. Joseph Saint-Fleur : le nationalisme sans patriotisme mine. Un exemple structurel : les divisions à n'en plus finir et les luttes des élites pour le pouvoir politique et économique depuis 1804. Un exemple conjoncturel : l'impossibilité de s'entendre aujourd'hui (en 2021) pour créer un gouvernement d'inclusion. Cette classe politique et la société civile ont multiplié les accords et on n'a abouti à rien jusqu'ici. Trop d'ego, de méfiance, de cupidité. Notre nationalisme tourne à vide, il est sans projet. Coquille vide.

Le nationalisme rend paresseux puisqu'il n'est qu'affect. On peut même se demander si les Haïtiens sont de vrais nationalistes car le nationalisme implique tout de même la préférence nationale, l'amour de ce qui est de soi et de chez soi. Mais chez nous, c'est plutôt le refus de ce qu'on a et de ce qui nous est propre. Même si, depuis quelque temps, on commence à accepter ce qui est nôtre : la création artistique, le créole, le vaudou, les produits de fabrication locale...

C'est ce manque de confiance en soi qui nous rend peu sûrs de nous et si paranoïaques. Nous nous sentons toujours maltraités par les étrangers. Un sentiment largement partagé, même parmi les Haïtiens les plus cultivés. Ils désirent toujours être admirés de l'étranger. En même temps, ils s'en méfient. Quand l'étranger s'immisce dans nos affaires, nous nous fâchons, criant à l'ingérence. Quand il ne le fait pas, nous lui reprochons son indifférence et son égoïsme, attitude foncièrement ambiguë. Quand les étrangers – surtout les Nord-Américains – prennent parti pour le pouvoir, l'opposition s'emporte. Quand c'est le contraire, ce sont les responsables qui dénoncent une ingérence crasse, grossière.

C'est la même chose concernant notre avenir. Dans leur for intérieur, les Haïtiens souhaiteraient que les étrangers développent le pays à leur place. En tout cas on observe une sorte d'attentisme. Au lieu de mettre la main à la pâte, ils croisent les bras, dans l'espoir qu'un sauveur viendra de l'extérieur. Au niveau interne ils s'entre-déchirent, incapables de trouver un consensus national, pourtant indispensable dans toute société. Ils s'étonnent ensuite que face à cette tendance à la démission collective, les étrangers les traitent de haut. On récolte ce que l'on a semé : c'est la dure loi de la vie. Le monde nous respectera quand nous prendrons notre destin en mains.

Être patriote, c'est s'occuper de sa patrie ici et maintenant, avoir le souci du bien commun et non se réfugier dans un mouvement nationaliste vain ou, pire, dans le passé, si glorieux soit-il, pendant que l'on malmène ses propres concitoyens et bafoue les lois de la République, socle du vivre-ensemble. La simple exaltation du passé sans autre perspective, est d'ordre névrotique, une imposture, un illusionnisme exercé par le pouvoir pour masquer une actualité calamiteuse : nous nous en enorgueillissons mais cela ne résout aucun problème concret du moment. Un peuple qui ne connaît pas son passé est condamné à le reproduire, entend-on souvent. C'est juste mais cette maxime est incomplète : la connaissance du passé à elle seule ne suffit pas à conjurer ses conséquences néfastes. Si tel était le cas, Haïti ne serait pas tombée aussi bas. On ne saurait certes changer le passé mais il nous appartient d'agir sur le présent, donc de façonner l'avenir. La connaissance du passé, jointe à un patriotisme véritable, voilà ce qu'il nous faut, pour commencer.

Au lieu de ressasser sans cesse le passé, tentons de maîtriser le présent et de nous projeter dans les temps futurs, en cultivant non pas un nationalisme creux et émotionnel mais le patriotisme rationnel, juste et humaniste, orienté vers la satisfaction de tous les citoyens.

Déplorez les erreurs et malheurs anciens est facile, vain et inutile, alors qu'il nous faut prendre le présent à bras le corps pour ne plus le subir. Le patriotisme, voilà ce qui nous manque cruellement, alors que le pays baigne dans un trop-plein de nationalisme émotionnel de pacotille qui nous « mine ».

Des exemples pris ailleurs. Hitler, Mussolini, Franco étaient des nationalistes et on sait où ils ont conduit leur peuple. C'est ce qui arrive quand le nationalisme s'emballe, devient folie totalitaire, guerrière. Un contre-exemple cependant, celui consistant à renoncer à certains attributs nationaux : c'est l'Union européenne. Le seul cas dans l'histoire où des États ont délibérément abandonné une part de leur souveraineté – et récusé le nationalisme étriqué – pour créer une entité supranationale. Cette structure n'est pas parfaite — nul système ne peut y prétendre — mais l'organisation tient bon contre vents et marées, même si l'on peut lui reprocher d'être trop

matérialiste, trop orientée vers le marché. Mais elle a le mérite d'exister et de montrer une nouvelle version du patriotisme.

Huguette Hérard

QUI EST LÉGITIME POUR GOUVERNER HAÏTI ?

Par Alain Mondésir | Le National | 19.10.2021

Depuis l'assassinat crapuleux du président Jovenel Moïse le 7 juillet 2021, les principaux acteurs de la vie politique et sociale d'Haïti se livrent à une bataille de légitimité. D'accord en désaccords, aucun consensus global n'a encore émergé trois mois après. La question fondamentale dans une telle situation est la suivante : quelles sont les sources de légitimité en politique ?

Lire la suite (<https://plateformehaiti.us12.list-manage.com/track/click?u=4cd93174ce7af1f1aea65b1b7&id=47eb5769be&e=8c18b2c03e>)